RECHERCHES HISTORIQUES

SUR LES RAPPORTS

DE LA CHIRURGIE AVEC LA MÉDECINE

Aux différentes époques de l'histoire médicale.

Quand on considère la constitution des sciences médicales telles que les représentent l'enseignement et les livres didactiques, ce qui frappe d'abord, c'est leur extrême division en branches distinctes, en catégories séparées et comme en spécialités nombreuses ; mais si l'on y regarde de plus près, on ne tarde pas à reconnaître que toutes, en définitive, se réduisent à deux grandes sections principales, la chirurgie et la médecine proprement dite, de qui relèvent toutes les autres qui n'en sont que les éléments ou des compléments accessoires ; il y a plus : quand celui qui a consacré sa vie entière à l'étude intégrale de l'une d'elles, rencontre à chaque pas les connexions étroites qui les unissent l'une à l'autre, et la frappante analogie de vues et de préceptes qu'elles offrent dans la théorie et la pratique ; quand celui qui a mission d'enseigner la chirurgie par exemple, se dégageant des détails pour mieux voir l'ensemble, ne peut toujours lui faire sa part exacte, ni dire, avec toute la rigueur qu'exigent les démonstrations scientifiques, où elle commence et où elle

finit, mais retrouve partout l'identité des doctrines générales, malgré la diversité des objets : on se demande s'il y a réellement deux sciences distinctes ou si au contraire la science médicale n'est pas une ; on se demande si ce partage artificiel n'est pas un véritable démembrement, s'il en était ainsi à l'origine, si l'antiquité l'avait compris à la manière des temps modernes, à quelle époque et sous quelle influence cette scission a pu s'opérer et se maintenir, etc. ? telles sont les questions pleines d'intérêt qui vont nous occuper.

Ce fut longtemps une mode d'aller chercher dans l'ancienne Egypte le berceau de toutes les sciences; aujourd'hui, grâce à l'étude du sanskrit et des langues orientales, la même faveur s'est reportée sur l'Inde ; toutefois on peut jusqu'à nouvel ordre s'en tenir encore à cette conclusion de Sprengel : « L'histoire, dit-il, démontre que l'étude de la médecine a commencé chez les Grecs, qui en ont inspiré le goût aux autres nations. » (***Histoire de la médecine***, t. 1, p. 25). Et, ici encore, il est prudent de ne pas remonter jusqu'aux siècles héroïques de la Grèce, parce qu'il n'en reste que des traditions fabuleuses, ni même jusqu'aux temps homériques, parce que les documents qu'ils nous ont laissés n'ont pas à nos yeux les caractères de la certitude historique.

« La chirurgie, écrit un savant historien, peut se glorifier d'une origine plus reculée que la médecine. » (Sprengel, ib., p. 22). Cette croyance, aujourd'hui universelle (1), est corroborée par le témoignage de Celse :

(1) Nous ne chercherons pas, comme on l'a fait, à établir ce point historique dans un but de prééminence : « Les modernes semblent avoir voulu

Hœc autem pars (chirurgia) *quum sit vetustissima*, etc. (liv. 7, *proœm.*) ; mais cela, tout en faisant voir que les origines de cet art sont les plus anciennes, ne nous instruit guère sur ses rapports avec la médecine dans l'antiquité, rapports qui vont faire l'objet de nos recherches. Dezeimeris, dans son *Dictionnaire historique de la médecine*, en touche quelque chose en ces mots : « L'o-« rigine de la chirurgie remonte sans doute aux premiers « âges du monde et se confond avec celle de la méde-« cine proprement dite, dont elle n'a été séparée dans « l'exercice qu'après une longue suite de temps. » (Art. *chirurgie*). Nous verrons en effet qu'elles furent longtemps réunies dans l'antiquité ; à quelle époque furent-elles séparées ? C'est ce qui reste à déterminer.

§ 1. — ÉCOLE D'HIPPOCRATE.

Eloy avance que ce fut au siècle d'Hippocrate : « La pratique de la médecine, dit-il,.... ne fut séparée de la chirurgie qu'au temps d'Hippocrate » (*Dict. hist.*, art. *chirurgie*, — 1re éd., 1755. — Il le répète 2e éd., 1778) ; cette opinion, émanée du célèbre biographe, ne saurait résister à un examen attentif : je vais montrer pré-

accorder une sorte de supériorité à celle des deux branches de l'art de guérir qui a été pratiquée la première.» (Sprengel, ib. p. 22). — « Le savoir, dit Eloy, des plus anciens médecins consistait principalement dans la chirurgie.» (*Dict. hist. médec.*) — «Il est permis de présumer que la chirurgie est née avant la médecine interne, puisqu'elle a pour objet des maux accessibles à la vue, etc.» (Dezeimeris, *Dict. hist.* art. *chirurgie.*) — Voyez aussi Brambilla, *de la Prééminence de la chirurgie* (trad. de Linguet, 1786), etc.

cisément que rien ne saurait en donner une réfutation plus victorieuse que l'analyse des propres travaux d'Hippocrate. Signalons d'abord ici une remarque préjudicielle. La connaissance que j'ai acquise du style hippocratique, en préparant une *édition gréco-française* de la *Chirurgie d'Hippocrate*, me permet d'établir que ces deux branches étaient si peu séparées que, dans ses œuvres et de son temps, un seul et même mot, ἰῆτρος, avait cours pour désigner à la fois le *médecin* et le *chirurgien*. J'ajouterai en outre que, sous le titre *péri iêtrou* (que la traduction latine *de medico* ne rend pas complètement) il a écrit un opuscule où il traite non du médecin en particulier, mais des qualités que doit avoir le *chirurgien* et des éléments qu'on appelle aujourd'hui *petite chirurgie;* enfin que, sous le titre *Kat'iêtrêïon* (*de medicatrinâ* seu *de officinâ medici*) il a composé un autre livre où il ne s'occupe que du *chirurgien* et de l'*opérateur*, des petites opérations chirurgicales, de la déligation des fractures, etc.

Les œuvres elles-mêmes d'Hippocrate (2) sont le monument le plus ancien et le plus complet que nous possédions de la médecine grecque; on constate, en les lisant, non seulement qu'il s'est placé au premier rang comme écrivain et comme philosophe, mais encore qu'il a su prendre en ses mains et tenir avec un rare bonheur à la

(2) « Nul ne peut nier qu'il y ait là les conceptions d'un des plus beaux « génies de l'antiquité, les découvertes d'un des plus grands observateurs, « les leçons d'un des esprits les plus judicieux et les plus exacts.

« Il instruisit non seulement son siècle et son pays,.... mais il fut encore, « au siècle de la renaissance des lettres, le maître, le flambeau de l'Europe « médicale moderne.» (Dezeimeris, *Dict. hist. méd.*)

fois le sceptre de la médecine et celui de la chirurgie. On l'a dit avec raison : «Rechercher quelle a été l'influence « des travaux d'Hippocrate sur la marche de l'esprit « humain appliqué à la recherche de la vérité en méde- « cine, ce serait tracer une histoire philosophique de l'art « de guérir tout entier.» (*Biographie méd.*) Nous nous bornerons donc à quelques points principaux, en nous en référant au témoignage des plus grandes autorités sur ces matières.

Nul n'ignore que c'est à son génie qu'on doit l'*art* de la *prognose:* « la lecture attentive de son traité du *pro-* « *nostic* prouve qu'Hippocrate avait porté au plus « haut degré de perfection la science du symptôme. « Cette production, dans laquelle il ne s'est pas montré « moins habile observateur que dans les *aphorismes*, « contient en outre ses opinions sur les crises, etc.

« Etudié comme *nosographe*, Hippocrate a été et « sera sans doute toujours mis au premier rang parmi « les observateurs qui ont écrit avec une précision et « une exactitude admirables les phénomènes morbides. « Il a créé l'art de décrire les maladies (3); il a été pour « elles ce que Linné fut plus tard pour les plantes.» (Jourdan et Boisseau, *Biographie médicale*, éd. Panckoucke).

(3) « La *Séméiotique* n'existait point avant Hippocrate, elle est sortie de ses mains telle à peu près qu'elle existait encore vers le milieu du dernier siècle.

« Il a porté la science du *diagnostic* de plusieurs maladies qui se ressemblent beaucoup à un degré de perfection qu'on admire et qu'on a peine à comprendre de la part d'un médecin qui n'ouvrait pas de cadavres.» (Dezeimeris, *Dict. hist.*)

En le lisant avec l'attention qu'il mérite, on ne peut pas ne pas « reconnaître qu'il procède selon la méthode expérimentale, et dans l'indépendance complète de tout système hypothétique. Mais quand Hippocrate n'aurait pas exposé dogmatiquement, d'une manière beaucoup plus explicite qu'aucun philosophe de l'antiquité, les procédés de l'entendement dans la recherche de la vérité et les principes de la logique dans les sciences d'observation, les livres des *épidémies* (4), et les ouvrages *aphoristiques* qui s'y rattachent suffiraient pour démontrer qu'il avait découvert ces principes et deviné Bâcon.

« C'est à Hippocrate qu'on doit la *science des indications*. Il est encore le premier qui ait signalé d'une manière particulière l'importance qu'il faut accorder à la considération de l'âge, du sexe, du tempérament etc., du malade, et nul ne l'a surpassé dans la juste appréciation de toutes ces circonstances.» (Dezeimeris, *Dict. hist. méd.*)

Le savant Coray fait, sur le *Traité des eaux, des airs et des lieux*, une remarque saisissante: « Cet ouvrage étonnant fut composé, il y a près de 22 siècles, dans un coin de la Grèce, par un médecin dépourvu de tous les secours que les progrès des sciences et des arts fournissent aux observateurs du nôtre. Guidé par le seul génie dont la nature l'avait doué, il entreprit de résoudre

(4) « Rapprochés des *aphorismes*, les livres authentiques sur *les épidémies* sont les faits à l'appui de la règle.» — « Le mérite d'Hippocrate est d'avoir tracé la seule méthode qui peut conduire à former une collection de faits propres à servir de base pour la recherche des principes en médecine; d'avoir lui-même recueilli un grand nombre de faits et établi un grand nombre de principes. » (Jourdan, *Biogr. méd.*)

le problème le plus intéressant qu'on eût jamais proposé, etc. » Ce traité est une étiologie pathologique générale dans laquelle Hippocrate s'attache surtout à caractériser les différences qui distinguent les hommes selon la température et l'exposition des lieux qu'ils habitent, selon la qualité des eaux dont ils font usage, etc.; c'est une géographie pathologique abstraite, la seule qu'il puisse être utile d'enseigner (voy. Jourdan, *Biog. méd.*); aussi s'accorde-t-on à considérer cet ouvrage comme un de ses chefs-d'œuvre et de la médecine ancienne (5).

Il a créé la *diététique*, et ses recherches sur cette matière sont encore pleines d'actualité. « Son livre sur *Le régime dans les maladies aiguës* est celui de tous que l'on peut méditer encore aujourd'hui avec le plus de fruit;.... l'hygiène thérapeutique a fait peu de progrès depuis Hippocrate jusqu'à nos jours.

« La plupart de ses *aphorismes* renferment des vérités que vingt-deux siècles n'ont fait que confirmer;... tout ce qu'on a écrit de positif sur le pronostic et le traitement des maladies, depuis ce grand maître, se rattache sans effort aux vérités immuables consignées dans ces immortels aphorismes.» (Jourdan, *Biog. méd.*)

Tout lecteur impartial conclura avec Pinel: «Avoir une estime sentie pour Hippocrate, rendre hommage à sa supériorité, le regarder comme le vrai fondateur de la médecine d'observation, ce n'est pas croire qu'il a tout

(5) « Il a consacré à l'étude de l'influence des climats, un ouvrage qui a passé pour un chef-d'œuvre non-seulement aux yeux des médecins, mais encore des philosophes, et dont quelques principes fondamentaux ont mérité d'être longuement développés par Montesquieu.» (Dezeimeris, *Dict. hist.*)

vu, tout observé, etc; mais il n'en doit pas moins servir de modèle pour les qualités rares qui lui ont mérité la vénération de tous les siècles. »

Il nous reste à étudier Hippocrate comme *chirurgien*. « Si je voulais, dit un savant critique, faire connaître tout le mérite de *la Chirurgie d'Hippocrate*, ce serait le sujet d'un travail fort étendu, puisque la partie chirurgicale de ses œuvres égale presque en importance la totalité des autres.» (Dezeimeris, *Dict. histor*).

« Hippocrate, écrit Sprengel, a enrichi la chirurgie (6) d'un grand nombre d'observations nouvelles et de plusieurs opérations. C'est lui qui fut l'inventeur de l'art d'appliquer les bandages.

« Dans le livre des *Plaies de tête*, on trouve indiquées, avec beaucoup de soin, les circonstances qui exigent l'application du trépan, etc.» (Sprengel, *Hist. méd.* I, p. 328). Il révèle dans l'auteur beaucoup d'habileté et de sagacité, ce qui lui a valu d'être appelé par un critique érudit « l'un des plus remarquables de la partie chirurgicale des œuvres d'Hippocrate.» (Dezeimeris, *ib.*)

Un autre savant a dit, en parlant du livre de l'*Officine*: « Avant de l'avoir lu, on se ferait difficilement une idée de la netteté et de la précision admirables qui règnent dans ce petit traité, où même aujourd'hui on ne trouverait peut-être rien à retrancher. » (Jourdan, *Biog. méd.*)

« Le traité *des plaies*, dit M. Littré, contient plusieurs

(6) « Hippocrate se distingua par son habileté dans la chirurgie, les écrits qu'il a laissés sur cette partie doivent être mis au rang de ce qu'il a fait de mieux.» (*Biogr. méd.* Éd. Bayle)— Hæc autem pars (chirurgia) quum sit vetustissima, magis tamen ab illo parente omnis medicinæ Hippocrate quàm à prioribus exculta est. (Celsus, *De re med.* VII, proœm.)

sages et bons préceptes sur le traitement des plaies. On y voit le résultat d'une expérience bien employée et d'une pratique bien conduite. » (*Œuv. d'Hippocrate*, VI—398)

L'opuscule des *Hémorrhoïdes* et celui des *Fistules*, que je crois avoir étroitement rattachés à la collection hippocratique par des recherches nouvelles que l'habile traducteur d'Hippocrate a bien voulu mentionner honorablement (Littré, t. X p. XXI.), accusent à leur tour une main également intelligente et expérimentée.

Mais c'est surtout dans le traité *Des fractures* et dans celui *Des articulations*, ainsi que dans *le Mochlique* qui les résume l'un et l'autre sous une forme plus méthodiquement didactique, que les éminentes qualités du grand maître se montrent dans tout leur jour (7). Là on voit le clinicien habile, aux prises avec les cas les plus ardus, démêler dans les fractures les plus compliquées,

(7) « Si l'on parcourt les traités admirables qu'il nous a laissés sur *les fractures* et *les articulations*, on ne doutera point qu'il n'eût une profonde connaissances de l'ostéologie.» (Eloy, *Dict. hist. méd.*) — « Le livre de *l'officine* appartient à la classe la plus précieuse des écrits hippocratiques, à celle des traités chirurgicaux. — Celui *des fractures* est un des ouvrages d'Hippocrate dont la légitimité est la moins douteuse. — Le traité *des articulations* est incontestablement un des meilleurs de la collection hippocratique.» (Jourdan, *Biog. méd.*) — M. Belmas a résumé dans un article bien fait la doctrine des traités *de fractis* et *de articulis*. (Voy. *Journal des progrès des sciences médicales*) etc. — Je me propose de faire un compendium de la chirurgie antique en réunissant tous ces traités dans une édition gréco-française, que je prépare, des *œuvres chirurgicales d'Hippocrate*, traduction nouvelle, avec le texte grec en regard, accompagnée de variantes, de notes et de commentaires, précédée d'une introduction générale, et enrichie d'éclaircissements tirés des anciens commentateurs, avec des extraits de chirurgie de Galien, Celse, Soranus, Rufus, Oribase, Palladius, Paul d'Egine etc.; — suivra un index grec hippocratique, qui fait défaut dans toutes les éditions publiées jusqu'à ce jour.

dans les luxations les plus difficiles, le symptôme essentiel, l'élément capital du diagnostic différentiel, le type de l'espèce ou du genre de la lésion, saisir ainsi les véritables indications et établir les bases du traitement rationnel. Ici c'est le chirurgien consommé qui apprécie de haut les méthodes et les procédés opératoires, et qui, détruisant d'une main ferme sur sa route tout ce que la routine et le charlatanisme ont semé de faux enseignements, reconstitue la saine observation, manie avec un égal succès la polémique et la pratique de l'art, propose de nouveaux appareils et des opérations nouvelles, etc.; partout enfin c'est l'observateur judicieux et sagace qui sait, avec un art infini, distinguer les faits particuliers et les faits généraux, en déduire les corollaires, formuler les principes en dehors des hypothèses et des systèmes spéculatifs, et établir en un mot la science en combinant une expérience éclairée et un sage emploi du raisonnement (8).

« Il n'aura pas sans doute échappé au lecteur, remarque M. Littré en parlant d'Hippocrate, IV-654, com-

(8) « En délivrant la médecine des faux systèmes,.... en montrant que les spéculations subtiles des physiciens de son temps n'avaient aucune utilité réelle dans la pratique, il *créa pour l'art de guérir une méthode sûre*, la seule qui lui soit appropriée.» (Jourdan, *Biog. méd.*) — « La révolution qu'il opéra dans la médecine,.... fut d'autant plus avantageuse, que la marche adoptée avant lui.... n'était nullement propre à conduire la science vers sa perfection; il apprit aux médecins que leur premier devoir est d'observer la marche de la nature. Il démontra l'inutilité des théories, et prouva que l'observation est la seule base de la médecine. L'art de guérir devenu ainsi une science d'expérience et de faits, aurait dû faire d'immenses progrès, si on eût continué de suivre la route qu'Hippocrate avait tracée et suivie avec tant de succès.» (Sprengel, *Hist. méd.* I-330.)

bien est étroite l'union de la médecine et de la chirurgie. Je ne parle pas de cette union accidentelle en vertu de laquelle les deux parties de l'art médical étaient entre les mains d'un même homme ; je parle d'une union intime, de celle qui résultait de l'identité de doctrine;... après que la main a fait son office, il reste une lésion, et c'est cette lésion qui, pour Hippocrate, rentre sous la loi d'une doctrine commune à toutes les maladies.»

Ainsi donc, dans l'école de Cos et dans les œuvres d'Hippocrate qui la représentent au V^e^ siècle avant notre ère, la chirurgie et la médecine, réunies sous le même drapeau, ont marché d'un pas égal et avec le même éclat. N'oublions pas que parmi les traités dont il vient d'être question, la plupart sont des modèles de style, des chefs-d'œuvre littéraires; et dans ce beau siècle de Périclès qui, en raison des illustrations de tout genre qu'il vit naître en foule, fut sans contredit un des plus remarquables dans l'histoire de l'esprit humain, l'art de guérir, grâce à Hippocrate, ne fut inférieur à aucun autre, et l'école de Cos n'eut à baisser sa bannière devant aucune autre école du temps; elle a même joui d'un privilége inouï: « Hippocrate est en médecine ce qu'Homère est en poésie : ce sont, dans leur genre, les deux plus anciennes et les deux plus grandes figures que nous présente l'antiquité ; chacun d'eux dans sa sphère a tellement dominé son siècle, et si profondément éclipsé et fait oublier ses prédécesseurs et ses rivaux (9), qu'ils sont restés seuls debout aux extrêmes limites de l'his-

(9) Homère, disait Barthez, a eu un second dans Virgile; mais Hippocrate n'a pas eu de second.

toire.» (Pétrequin, ***Etud. des médecins de l'antiquité***, chap. 4.)

En résumé, ce n'est donc point sous Hippocrate ni à son école que s'est opérée la division de la science médicale. L'hypothèse historique mise en avant par Eloy n'est donc pas soutenable, et il faut absolument y renoncer.

§ 2. — ÉCOLE D'ALEXANDRIE.

L'opinion aujourd'hui la plus accréditée est que ce fut à l'école d'Alexandrie que la chirurgie fut séparée de la médecine; ses partisans allèguent en leur faveur un passage de Celse, où cet auteur parle de trois parties de la médecine (***Diététique***, ***pharmaceutique*** et ***chirurgicale***), et ils prétendent que cela se reproduisait dans les livres, l'enseignement et la pratique ; c'est ainsi que Daniel Leclerc admet, dans son ***Histoire de la médecine***, que la science et l'art étaient scindés en trois branches distinctes qui furent l'occupation de trois catégories de praticiens : les premiers se seraient occupés des maladies qui sont du ressort de la diététique ; les autres, des affections dont la cure réclamait l'emploi des médicaments; les derniers enfin, des lésions dont la partie manuelle et opératoire de l'art faisait tous les frais de traitement.

Cette opinion, à laquelle s'est rallié le célèbre Haller, a été adoptée par la plupart des historiens de la médecine et en partie du moins par Sprengel (voy. *Hist. méd.* t. 1, p. 451, 464, etc.), par Choulant, par Hecker, etc.— On s'est plu à répéter que déjà dans l'ancienne Egypte les spécialités médicales étaient très-multipliées au dire

d'Hérodote: « Tout est plein de médecins en Egypte : les uns sont médecins pour les yeux, les autres pour la tête, ceux-ci pour les dents, ceux-là pour les organes du ventre, d'autres enfin pour les maladies internes. » (l. 2. c. 84). Mais tout cela ne prouve rien pour l'école d'Alexandrie. Je m'étonne donc que des hommes d'un aussi profond savoir aient pu tomber dans une pareille méprise; car c'est une grave erreur historique, à laquelle répugnent tous les faits et qu'on ne peut guère s'expliquer que par une fausse interprétation du passage de Celse ; or voici comment il s'exprime : « C'est dans ce même temps (*l'époque d'Hérophile et d'Erasistrate, vers* 300 *à* 288 av. J. C.) que la médecine fut partagée, ***diducta***, en trois parties, dont l'une traitait par le régime, l'autre par les médicaments, et la dernière par le secours de la main ; les Grecs ont nommé la première *diététique*, la seconde *pharmaceutique*, et la troisième *chirurgique* (10). »

Or qui ne voit que c'est là une simple subdivision des matières, et non une trifurcation de la science en elle-même, qu'en un mot il s'agit purement d'un classement didactique des objets d'étude, comme le fait un auteur au début d'un livre, fût-ce une monographie; comme le

(10) Iisdem temporibus in tres partes medicina diducta est, ut una esset quæ victu, altera quæ medicamentis, tertia quæ manu mederetur. Primam *dieteticen*, secundam *pharmaceuticen*, tertiam *chirurgicam* Græci nominaverunt. (Cels. in *proœm.*) — Kuehn et M. Daremberg s'attachent à établir que le mot *diducere* ne peut se prendre que dans le sens de *diviser*, *séparer*, *distinguer*, et non dans celui *d'augmenter*, *amplifier*, comme quelques auteurs, entre autres Schulze et Weber l'ont prétendu. Je remarquerai que Scribonius Largus l'emploie (voy. note 11) de façon à ne laisser aucun doute à cet égard.

pratique un professeur en commençant un cours, même sur une spécialité, afin de mettre de l'ordre et de la méthode dans ce qu'on écrit ou ce qu'on enseigne; c'est ce qu'au reste prouvera surabondamment plus loin la propre analyse du traité de médecine de Celse lui-même. Et franchement on ne saurait imaginer de véritables praticiens qui traitent exclusivement par le régime sans aucun remède, d'autres qui usent de la pharmaceutique toujours en dehors de la diététique, d'autres enfin qui opèrent sans administrer de remèdes et sans recourir au régime. Scribonius Largus écrivait avec beaucoup de sens, du temps même de Celse : « Il est évident que les diverses parties de la médecine sont tellement connexes et si bien liées entre elles qu'on ne peut absolument pas les séparer sans détriment pour la profession médicale tout entière; d'où l'on doit inférer qu'on ne saurait accomplir ni la chirurgie sans la diététique, ni cette dernière sans la chirurgie, c'est-à-dire sans la partie qui a l'expérience des médicaments utiles; elles s'aident et se complètent l'une par l'autre (11). »

Nous allons faire ressortir cette conclusion avec plus d'évidence encore en jetant un coup d'œil rapide sur

(11) *De compos. medicament. c.* 200 : Implicitas medicinæ partes inter se et ita connexas esse constat, ut nullo modo diduci sine totius professionis detrimento possint; ex eo intelligitur quod neque chirurgia sine dieteticâ, neque hæc sine chirurgiâ, id est sine eâ parte quæ medicamentorum utilium usum habet, perfici possunt; sed aliæ ab aliis adjuvantur et quasi consummantur. Itaque,.... quasi claudicat et vacillat hic liber nisi eas quoque compositiones quæ ad chirurgos pertinent posuerimus (*Medici antiqui*, ed. Ald. fol°. 154.) — Celse, surnommé l'*Hippocrate latin*, le *Cicéron des médecins*, florit sous Auguste, 3 à 5 ap. J. - C. (Sprengel), et Scribonius Largus, sous Claude, vers 44 ap. J. - C,

l'école d'Alexandrie et sur le rôle qu'ont joué dans cette question les écoles et les sectes qu'elle avait fait naître. Cette tâche est assurément rendue plus difficile par les deux incendies de la grande Bibliothèque d'Alexandrie, l'un qui, sous Jules César, dévora 400,000 volumes, l'autre qui, dans le VII[e] siècle, sous les Arabes, en opéra l'anéantissement complet. On peut toutefois, pour l'histoire, y suppléer dans une certaine mesure; c'est ce que nous allons tenter.

Hérophile, de Chalcédoine, le créateur de l'anatomie humaine (il florit à Alexandrie entre 305 et 280 av. J. C.) se rendit célèbre comme médecin par ses recherches sur la séméiotique, la diététique (Sprengel t. 1, p. 438) et la matière médicale (ib. 439). On croit qu'il enseigna les accouchements (Sprengel, 1,— 468) et il est certain qu'il a pratiqué la chirurgie (12).

Son émule Erasistrate, comme lui grand anatomiste, et si connu dans l'antiquité par la cure brillante qu'il opéra à la cour de Seleucus Nicanor sur son fils Antiochus, exerça aussi avec distinction (il florit à Alexandrie entre 300 à 280 av. J. C.) la médecine (Sprengel 1-445 et 450) et la chirurgie (id. 447 et 449), et se fit remarquer comme opérateur : Sprengel ajoute même qu'il opérait avec une telle hardiesse que, dans les abcès du foie et de la rate, il ne craignait pas d'ouvrir l'abdomen pour appliquer immédiatement le remède sur les parties malades.

Les deux écoles rivales qu'ils fondèrent, réunirent

(12) « Diodore Cronos s'étant luxé le pied, appela auprès de lui Hérophile qui le persiffla d'abord par un dilemme, afin de lui faire honte de ses sophismes.» (Sprengel., I-434) — On a des raisons de croire qu'Hérophile a commenté le *pronostic* et les *aphorismes* d'Hippocrate (Littré, *Hipp.* I-83).

à leur exemple, la médecine et la chirurgie dans leur pratique et leurs publications : ainsi Bacchius de Tanagre (il vivait entre 280 et 260, selon Daremberg) commenta *l'officine* et les *épidémies* (1er et 3e liv.) d'Hippocrate (Galien) et publia un *Glossaire* de tous les termes hippocratiques obscurs (v. Erotien, ed. Franz. p. 8).

Philinus de Cos, autre auditeur d'Hérophile (entre 280 et 260, av. J. C.) commenta à la fois le *Pronostic* et les *Articulations* d'Hippocrate (Littré, t. 1, p. 88.).

Mantias, disciple d'Hérophile (il vivait entre 270 et 240, Daremberg) écrivit sur les médicaments et sur les appareils chirurgicaux (Sprengel, 1-453).

Les empiriques Glaucias, Zeuxis et Héraclide agirent de même : Glaucias (vers 275, Sprengel) avait compris dans un *lexique* toute la collection hippocratique (Littré; 1-29).

Zeuxis (entre 270 et 240 av. J.-C.) embrassa dans ses commentaires les ouvrages médicaux et chirurgicaux d'Hippocrate,

Le plus célèbre des commentateurs d'Hippocrate avant notre ère, Héraclide de Tarente fut en même temps un grand praticien ; ses travaux s'étaient étendus à toutes (13) les branches de l'art (il florit entre 250 et 220 av. J. C.).

Andréas de Caryste (entre 230 et 200 av. J. C.) s'appliqua à la fois à écrire sur les propriétés des médicaments, sur les poisons, et à inventer des collyres fort

(13) Il disait plaisamment que les médecins qui font des traités sur la matière médicale, sans être versés dans la botanique, ressemblent aux crieurs publics qui proclament le signalement d'un esclave fugitif sans l'avoir jamais vu.

actifs et des machines pour la réduction des luxations (Sprengel, 1-457 ; Celse, VI-6 ; VIII-20).

Asclépiade qui fut le fondateur du méthodisme (vers 100, Sprengel ; ou 106 avant J. C ; Dezeimeris) et qui l'un des premiers introduisit avec tant d'éclat la médecine grecque à Rome, sous Crassus l'ancien, Pompée et Cicéron, Asclépiade avait beaucoup écrit, et dans la nomenclature de ses œuvres, on trouve beaucoup de monographies tant de chirurgie que de médecine (voy. Dezeimeris, *Dict. hist.* 1-191) ; il avait commenté deux livres d'Hippocrate, l'*Officine* et les *Aphorismes* (Littré, 1-198).

Zopyre, de la secte empirique (qui vivait à Alexandrie de 100 à 75 av. J. C.), exerça la médecine, écrivit sur les propriétés des médicaments, (Oribase nous a conservé, *Collect. med.* l. XIX, plusieurs chapitres de sa *Matière médicale*), et enseigna la chirurgie : nous savons qu'il suivait les préceptes d'Hippocrate pour les fractures et les luxations (Dietz, *Schol. in. Hipp. et Galen* t. 1, p. 2).

Apollonius de Citium, son élève (de 70 à 40 av. J.-C.) est l'auteur du seul commentaire chirurgical qui soit arrivé jusqu'à nous de l'école d'Alexandrie ; il est relatif au traité hippocratique *Des articulations* (voy. Dietz *ib.*). Il avait composé un autre ouvrage en 18 livres contre Héraclide de Tarente, et l'on a des motifs de croire qu'il avait commenté les *Epidémies* (7e liv.) ou le *Prorrhétique* (liv. 1) d'Hippocrate (voy. Erotien, Éd. Franz p. 198).

Ainsi donc les principaux représentants de l'école d'Alexandrie, qu'ils appartiennent aux sectes d'Héro-

phile ou d'Érasiste, à l'empirisme ou au méthodisme, cultivant tous les deux branches de la science médicale, les réunissent également dans leur pratique et leurs publications. Nous arrivons ainsi jusqu'à Celse qui va lui-même donner à l'hypothèse que nous combattons un éclatant démenti dans son remarquable traité *De re medicâ* en 8 livres; une rapide analyse en administrera la preuve: dans le 1^er^ et le 2^e^ livre, il s'occupe de la matière de l'hygiène et en particulier du régime; dans le 3^e^ et le 4^e^, des maladies qu'on traite par le régime (il étudie ces maladies suivant les espèces, liv. 3, et suivant les régions, liv. 4).

Dans le 5^e^, il décrit les qualités particulières des médicaments, puis les maladies qui peuvent siéger dans tous les points de l'organisme, enfin, dans le 6^e^, les maladies propres à chaque partie du corps, les unes et les autres étant du domaine de la pharmaceutique.

Les deux derniers livres sont consacrés à la chirurgie, le 7^e^ aux maladies chirurgicales des parties molles et le 8^e^ à celles des os.

Nous nous croyons en droit de conclure qu'il s'agit ici non d'une division réelle de la médecine comme science et comme art (car on ne voit nulle part dans son livre que cette trifurcation correspondît à trois classes de praticiens), mais seulement d'une formule didactique divisant les maladies par catégories en prenant pour base la thérapeutique, comme les modernes l'établissent d'après la nature ou le siége des maladies ; cette division apparente n'est qu'une classification nosologique. C'est aussi la conclusion à laquelle M. Daremberg est déjà arrivé de son côté dans un mémoire fort intéres-

sant (*De la division de la médecine*, 2e éd. 1852), et elle paraît rigoureuse. M. Kuhnholtz, dans son *Eloge de Celse* (in-8°, 1838, p. 29) admet aussi qu'il ne s'agit que d'une simple division de la thérapeutique, et non de la médecine elle-même. S'il restait encore quelque doute ou quelque scrupule, il suffira de citer le passage suivant de Celse lui-même, pour n'en laisser subsister aucun : « Il faut, dit-il, il faut savoir avant tout que les diverses parties de la médecine sont tellement liées entre elles qu'il est impossible de les séparer complètement, et qu'elles tirent leur dénomination seulement de la prédominance des moyens dont elles font un usage plus spécial. » (l. v. *Proœm*) Quoi de plus clair? Rappelons que c'est aussi ce qu'établit de son côté Scribonius Largus à peu près dans les mêmes termes (voy. note 11). Voici une dernière citation, tirée de Galien, qui démontrera non seulement que ces divisions étaient arbitraires et théoriques, mais encore qu'elles variaient au gré de chaque auteur : « Ce n'est pas sans raison qu'on peut douter des véritables divisions de l'art médical, quand on voit les auteurs le diviser chacun diversement : et en effet vous pourrez entendre les uns fractionner l'art entier en *pharmaceutique, chirurgie* et *diététique :* la première qui traite par les médicaments, l'autre par le secours de la main, et la dernière par le régime ; après cela ils sous-divisent chaque section en d'autres parties, mais ils ne s'accordent guère à l'endroit de ces subdivisions ; il en est d'autres qui divisent l'art en *thérapeutique*, qui est la médecine curative, et en *hygiène* qu'on appelle l'art de la santé ; il en est d'autres encore qui introduisent dans leur division principale la ***prophyla-***

xie (prophylacticen) c'est-à-dire la médecine préservatrice ; d'autres aussi qui en font autant pour *l'analeptique* (*analepticen*), comme qui dirait la médecine restauratrice, puis d'autres enfin qui etc. » (*De Partibus artis medicæ*, éd. Chartier, II, 282).

A quelle époque la chirurgie fut-elle donc effectivement séparée de la médecine ? Le problème, on le voit, reste tout entier. Nous allons parcourir à grands pas l'histoire médicale des sept premiers siècles de notre ère, et il nous sera facile de constater que cette séparation fut postérieuse à la destruction de l'école d'Alexandrie par les Arabes.

Démosthène Philalèthe (de 20 à 50 ap. J.C.), disciple d'Alexandre Philalèthe, écrivit sur le pouls comme son maître, et mit au jour sur les maladies des yeux un traité fort estimé dans l'antiquité et qui n'était pas encore perdu dans le XIV^e^ siècle, du temps de Mathœus Sylvaticus, lequel en a donné des extraits (Sprengel, 1-458).

Rufus d'Ephèse (vers 95, Sprengel, ou 100, Daremberg, ap. J.-C.) s'est rendu célèbre comme anatomiste (*du nom des parties*), comme médecin (*de la goutte, des purgatifs ? du pouls ?*), et comme chirurgien (*des maladies de la vessie et des reins*). Galien lui donne de grands éloges, et les modernes, qui n'ont ses œuvres qu'incomplètes, ont dit de lui : « Ces fragments font regretter le reste, car ils sont remarquables par la précision, la justesse et la lucidité qui y règnent. » (Dezeimaris, *Dict. hist.*) (M. Daremberg prépare une nouvelle édition de Rufus, collationnée sur un grand nombre de manuscrits, complétée à leur aide et enrichie de beaucoup de fragments inédits).

Soranus d'Ephèse, (vers 105 Sprengel) à 125 (Daremberg) ap. J. C.) florit d'abord à Alexandrie, puis à Rome sous Trajan et Adrien. Cœlius Aurelianus, qui avoue s'être inspiré de ses remarquables ouvrages (14) qui ne sont pas tous, tant s'en faut, parvenus jusqu'à nous, nous apprend que ce fut une des lumières de la secte méthodique, *Methodicorum princeps Soranus dignissime judicavit* (Chron. l. 1. c. 1). Ce fut un des praticiens et des auteurs les plus renommés de son temps : il s'est distingué par d'importantes monographies sur la médecine (*Des maladies des femmes*) et sur la chirurgie (*Traité des bandages ;* voy. Chart. XII ; *Signes des fractures du crâne*).

Galien (né à Pergame vers 131, mort vers 201 ap. J.-C.) a fait dire que : « De tous les médecins de l'antiquité, aucun n'a possédé un génie aussi brillant, une érudition aussi vaste et des talents aussi rares ; aucun n'a su se distinguer autant que lui dans toutes les branches de l'art de guérir. » (Sprengel, *Hist. méd.*, II - 96). Galien s'est acquis une grande célébrité comme anatomiste et comme physiologiste, et il faut ajouter que, outre ses publications originales si considérables et si importantes sur ces matières et sur l'hygiène, la pathologie et la thérapeutique (15), il s'est encore signalé par de remar-

(14) « Soranus verò, *cujus hœc sunt quæ latinizanda suscepimus*, inquit, etc. (Cœl. Aurelianus, *de morb. acut.* l. 2 c. 1 ; edid. Guinterius Andernacus, parisiis 1533) — Soranus plenissime cunctarum [tardarum passionum] diligentiam tradidit, atque speciale corpus scripturæ formavit de passione capitis initia sumens ; quod nos quoque faciendum assumimus. (id. *chronion*, l. v, *præfatio* — *Medici Antiqui*, ed. Ald. 1547.)

(15) Anatomie : *De Anatomicis administrationibus* : « Cet ouvrage est ce que Galien a fait de plus complet et de meilleur sur l'anatomie. » Physiologie : *De Motu musculorum* : « L'histoire des mouvements volontaires doit

quables commentaires médicaux sur les livres d'Hippocrate, tels que les ***aphorismes***, le ***pronostic***, les ***épidémies***, le ***prorrhétique***, le ***régime dans les maladies aiguës***, le traité ***des eaux, des airs et des lieux***, etc., et par des commentaires chirurgicaux non moins remarquables sur ***l'officine***, sur le livre ***des fractures***, celui ***des articulations*** (celui ***des plaies de tête*** a été perdu), etc. Il a mérité qu'on dît de lui que « La collection de ses œuvres forme à elle seule une bibliothèque médicale. » (Littré.)

Nous nous bornerons, dans les quatre siècles qui suivent, à signaler un très-petit nombre d'auteurs. Oribase (il florissait de 360 à 390 ap. J.-C.), l'écrivain le plus considérable et le plus savant que nous ayons à mentionner après Galien, fut médecin de Julien l'Apostat (360 à 363) et fut chargé par ses ordres, comme il l'énonce lui-même, « de rechercher et de rassembler ce qu'il y avait de mieux dans les meilleurs médecins et tout ce qui contribue à atteindre le but de la médecine » (l. 1. *Proœm*);

beaucoup à Galien. Il fut le créateur de la mécanique animale,... qu'il étudia en anatomiste exercé et en mécanicien habile.» — *De Usu partium*, l. 16 : « Cet ouvrage est le chef-d'œuvre physiologique de Galien, et l'on peut dire de la médecine ancienne.» — Hygiène : *De sanitate tuendâ*, l. 6. « Galien a été longtemps le meilleur écrivain que l'on possède sur l'hygiène.» — Pathologie : *De locis affectis*, l. 6. « C'est le livre le plus important que l'antiquité nous ait transmis sur le diagnostic des maladies.» (Dezeimeris, *Dict. hist.*) — Thérapeutique : *Ad Glauconem*, l. 2 : « Ce livre abonde en judicieuses généralités comme en règles particulières excellentes sur la méthode thérapeutique;.... la notion de la localisation des fièvres s'y trouve nettement formulée.» (Pétrequin, *Des Médecins de l'antiquité*). *De Methodo medendi*, l. 14 : « Peu d'écrivains ont exposé avec plus de précision la doctrine des indications et des contre-indications en médecine.» (Sprengel, II-123), etc.

il disposa ces extraits, dont Hippocrate et Galien fournissaient la majeure partie, dans un ordre méthodique, et les divisa en 70 livres ; ces *collectanea medica*, consacrés à la fois à la médecine et à la chirurgie, ne nous sont malheureusement pas parvenus en entier. (MM. Daremberg et Dussemaker, dans l'excellente édition gréco-française qu'ils publient d'Oribase, s'appliquent à combler autant que possible, à l'aide de nouveaux manuscrits, ces lacunes dues à l'injure du temps). Oribase par la suite tira lui-même de ce recueil ce qu'il contenait de plus important et en composa un abrégé en 9 livres sous le titre de ***Synopsis***, adressé à son fils Eustathius.

Palladius l'Iatrosophiste (vers 634, Sprengel), auteur d'un *Traité des fièvres*, a publié un commentaire sur *les épidémies* (l. 6) d'Hippocrate (Dietz, *schol. in. hipp.* t. 2) et un autre sur *les fractures* (Foës, sect. 6 ; Chartier, XII-270).

Tout esprit attentif sera sans doute frappé comme nous de voir le génie d'Hippocrate servir d'aliment à toute l'antiquité médicale et ses œuvres rester la base de la médecine et de la chirurgie antiques, comme à l'époque de la renaissance elles sont devenues la source féconde de la restauration de la science. Un habile critique a eu raison de dire : « Remarquons l'influence de ces livres qui se trouvent placés à l'origine de l'histoire et de la science : tous les âges en reprennent l'interprétation, et tous y trouvent de quoi alimenter la méditation, de quoi fortifier l'intelligence. » (Littré, *Hipp.* t. I. p. 100).

Paul d'Egine (vers 640, Sprengel, à 650, R. Briau) célèbre comme accoucheur et comme praticien, réunit la

médecine et la chirurgie dans sa pratique et son *Traité de médecine* en 7 livres. Paul d'Egine clot la période scientifique de la médecine grecque ; c'est un des derniers disciples, connus dans l'histoire, de l'école d'Alexandrie. Il fut contemporain de la prise de cette ville par les Sarrasins (640), qui, en vrais barbares, incendièrent sa riche bibliothèque. Ce fut là une des lumières de la civilisation qui s'éteignit (16) ; les sciences et les lettres ne firent dès lors que décliner.

Quoi qu'il en soit, de ce qui précède il appert que ce ne fut point dans le sein de cette école que s'opéra la division qui nous occupe. Que certains hommes de l'art, suivant leur goût ou leur aptitude, se soient adonnés de préférence à l'une des branches des sciences médicales, là n'est pas la question. « Cela, conclut avec raison M. Daremberg, ne constitue pas une division pratique de la médecine ; il n'y a là qu'une tendance individuelle sans influence sur l'ensemble de la pratique. » En effet, je crois avoir péremptoirement démontré que, pendant près de mille ans que florit l'école d'Alexandrie, ses principaux représentants réunirent la médecine et la chirurgie dans leurs études et leurs publications.

§ III. — MOYEN AGE.

Ce fut au moyen âge que se consomma la séparation ; ce fut au milieu de la décadence scienti-

(16) « Jusqu'à la prise d'Alexandrie par les Sarrasins, cette école, l'une des plus célèbres de l'antiquité, conserva toujours quelques faibles traces de la splendeur dont elle avait joui.» (Sprengel, *Hist. méd.* II-219.)

fique dont fut alors frappé notre art, qu'il se démembra; j'en ai, dans mon *Histoire de la chirurgie à Lyon*, exposé l'origine, les phases et la désastreuse influence; il me suffira ici de signaler de nouveau cette conclusion à laquelle j'arrive par une autre voie, et de renvoyer pour les détails et la démonstration du fait à mon premier travail historique.

On ne saurait mieux terminer que par ces paroles de M. Littré : « On peut dire que la communauté de doctrine entre la médecine et la chirurgie est l'état régulier, et qu'il a fallu la solution de continuité entre les temps anciens et les temps modernes, solution produite par l'invasion des barbares et regrettable à tant d'autres égards, pour qu'il ait pu jamais y avoir séparation;..... l'âge actuel a vu disparaître une disjonction toute fortuite, et s'opérer une fusion qui, dans le développement plus régulier de l'antiquité grecque, n'avait jamais cessé d'exister. » (*Hipp.*, IV, 658).

J.-E. PÉTREQUIN.